

Etre partout ou ne pas être

A l'affiche de plusieurs théâtres et réédité dans la Pléiade, Shakespeare est à l'honneur en France. Entretien avec son principal traducteur.

Shakespeare, Histoires I et II

sous la direction de JEAN-MICHEL DÉPRATS et GISELE VENET, 1680 et 1744 pp., 60 euros chacun jusqu'au 31 janvier (70 au-delà).

Six ans après les deux premiers tomes (les

tragédies), la Pléiade publie deux volumes de sa nouvelle intégrale Shakespeare. On y retrouve, sous le titre *Histoires*, les dix pièces historiques consacrées aux rois d'Angleterre (*Henry VI*, *Richard II*, *Richard III*...). Des textes qui couvrent plusieurs registres : épopée, tragédie, comédie. Les trois derniers tomes à paraître contiendront les comédies et l'œuvre poétique.

Sous la houlette de Gisèle Venet, gardienne exégète du texte d'origine, et de Jean-Michel Déprats, qui signe les trois quarts des traductions, ces deux nouveaux volumes confirment l'ambition du projet : appareillage critique impressionnant – la moindre des choses pour la Pléiade, certes – et édition bilingue (une nouveauté dans l'histoire de la collection), avec texte anglais en regard du texte français.

On y trouve aussi une curiosité : l'exhumation de deux « inédits », deux pièces ne figurant pas dans le canon shakespearien officiel (limité à 38 pièces). L'une d'elles,

Edouard III, est attribuée en partie à Shakespeare depuis le XVII^e. L'autre, *Sir Thomas More*, n'est pas de Shakespeare, mais contient au moins une scène entièrement de sa main : c'est même le seul manuscrit de Shakespeare qui nous soit parvenu.

Mais bien sûr, ce sont d'abord les traductions de Déprats qui font l'originalité de l'édition de la Pléiade. Elles marquent une avancée décisive dans l'histoire de la traduction théâtrale : la réconciliation d'une exigence de fidélité savante au texte d'origine et du souci d'offrir aux acteurs une langue faite pour la bouche. Son travail, entrepris il y a trente ans avec le metteur en scène Jean-Pierre Vincent autour de *Peines d'amour perdues*, aura permis, en tordant le cou à la notion d'« intraduisible », de dépasser l'opposition entre traductions universitaires injouables et adaptations plus ou moins heureuses.

Paradoxalement, sur cinq pièces de Shakespeare en France en ce mois de novembre (lire ci-dessous), une seule (*Coriolan*) reprend la traduction de Déprats. Qui ●●●

●●● le constate. Et revient sur la question des «inédits» de Shakespeare.

Vous incluez deux nouvelles pièces dans les Œuvres complètes. Pourquoi?

Il faut savoir que le canon shakespearien a toujours évolué. L'inclusion de certaines pièces, *Péridès* ou *les Deux gentilshommes de Vérone*, est récente. Shakespeare n'est pas l'auteur unique de la totalité de son œuvre. Plusieurs pièces, ainsi *Henry VIII*, ont été écrites en collaboration. Il y avait un vrai collectif d'auteurs pour répondre à la demande. Une pièce n'était jouée que huit-dix fois. Marlowe pouvait être auteur d'un acte, Shakespeare d'un autre.



Le canon shakespearien a toujours évolué. Shakespeare n'est pas l'auteur unique de la totalité de son œuvre.

Jean-Michel Déprats, traducteur

Quelle est sa part dans *Edouard III*?

Sans doute pas moindre que dans *Henry VIII*. La pièce figure aujourd'hui dans toutes les éditions anglaises. Elle n'a peut-être pas été reconnue au XVII^e siècle pour des raisons politiques. Les Ecossais se plaignaient de l'image qui était donnée d'eux. J'ai pris beaucoup de plaisir à la traduire. On y retrouve tout un réseau de métapho-

res shakespeariennes. C'est le même type de pièce que *Henry V*, une épopée guerrière qui traite de l'accession à la chevalerie.

Sur cinq Shakespeare à l'affiche, une seule traduction de vous. Attristé?

Non, cela varie d'une saison à l'autre. Je constate juste l'éclosion de gens qui n'ont aucune formation d'angliciste. On entend du coup des choses hallucinantes.

Par exemple?

Dieu sait que la langue de Shakespeare est riche en insultes. Mais elles s'inscrivent toutes dans une langue de poète. Si j'étends un «*Casse-toi, j'te dis*», c'est déjà usé, ça ne va pas. Une certaine déontologie, qui présidait notamment à la création de la Maison Antoine-Vitez [centre international de la traduction théâtrale, fondé en 1990, ndr] est en déclin. Plus personne ne s'étonne qu'un metteur en scène signe une traduction. Il y a aussi des histoires de gros sous. Nous avons échoué à faire reconnaître la profession de traducteur de théâtre.

Vous êtes donc inquiet?

On peut comprendre l'exigence de nouveauté. Mais que les traductions de Yves Bonnefoy ne soient pratiquement plus jouées ne me semble pas très bon signe.

Recueilli par **RENÉ SOLIS**

Rien qu'à Paris, trois pièces de l'auteur sont jouées ces jours-ci.

Triple passage à l'acte

Othello, ms Eric Vigner, Odéon, jusq. 7 déc. (01 44 85 40 40). **Mesure pour mesure**, ms Jean-Yves Ruff, MC 93, jusq. 2 déc. (01 41 60 72 72). **Le Songe d'une nuit d'été**, ms Yann-Joël Collin, Odéon-Ateliers Berthier, jusq. 18 déc. (01 44 85 40 40).

A Dijon hier soir, Matthias Langhoff présentait la première d'un *Cabaret Hamlet*. Et les Amandiers de Nanterre programment à partir d'aujourd'hui *Coriolan*, dans une mise en scène de Christian Schiaretti. Au moins trois autres Shakespeare sont à l'affiche en ce mois de novembre: *Othello* et *le Songe d'une nuit d'été* à l'Odéon, *Mesure pour mesure* à la MC 93.

Acte 1: *Othello*. Des trois, le plus ambitieux. Sur le plateau, de hauts parallélépipèdes ajourés. On y voit des façades de buildings la nuit, un clin d'œil aux moucharabiés, mais aussi de vastes cartes mémoire dressées, symboles d'un monde binaire, noir et blanc comme les costumes. *Othello* mis en scène par Eric Vigner est un spectacle numérisé qui passe d'un extrême (trop d'emphase) à l'autre (trop de distance). Pas de nuances, des oppositions.

Le couple Iago-Othello fonctionne très bien. Le premier (Michel Fau) en Mata-more tout d'excès; le second (Samir Guesmi) en bloc fragile, qui bascule d'un coup. De la fêlure, de l'obsession morbide, de la manipulation, du complexe d'infériorité, on entend tout, et sans manichéisme.

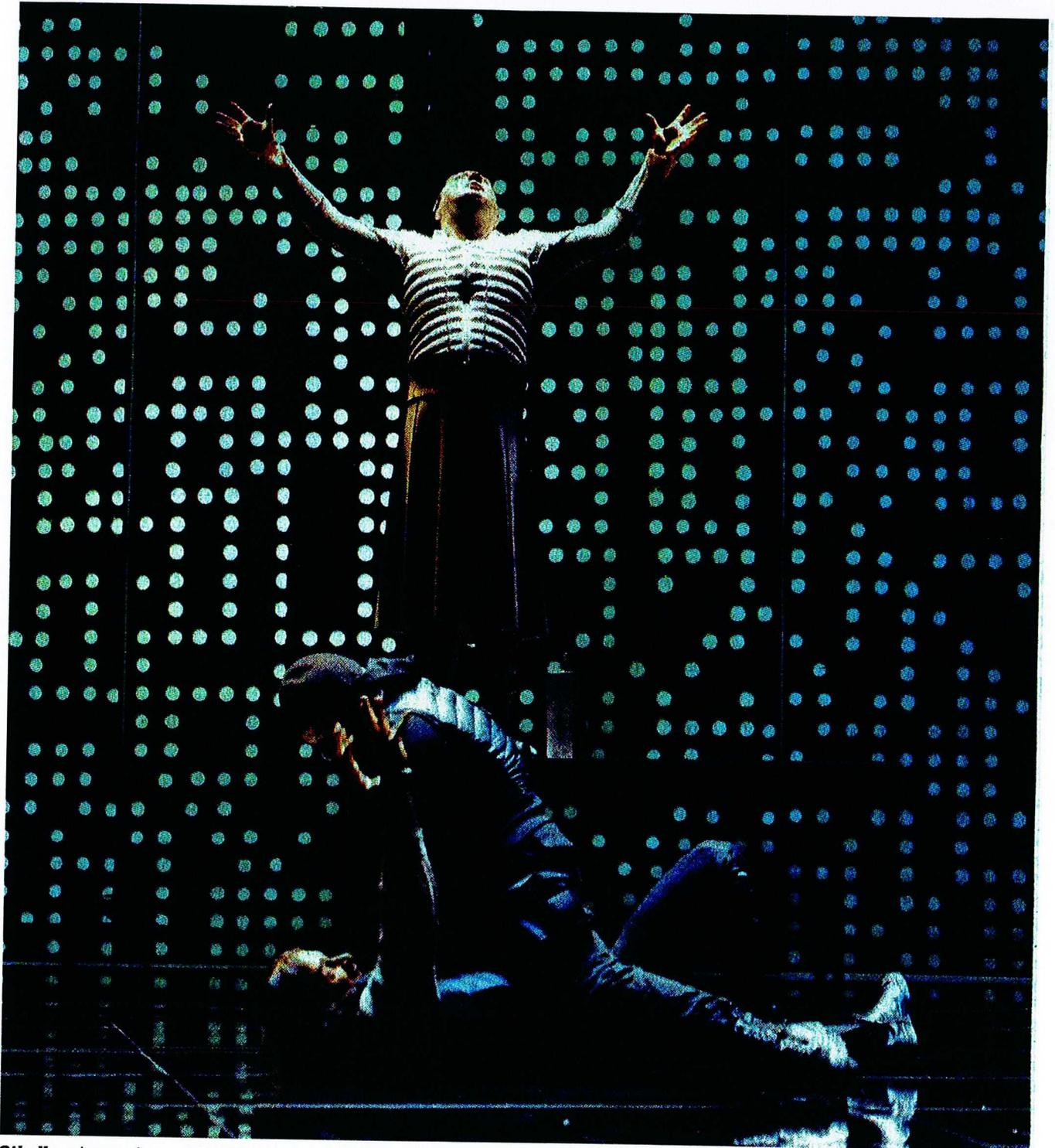
Acte 2: *Mesure pour mesure*. Le duc de Vienne délègue par surprise le pouvoir à Angelo, jeune noble vertueux. Et se déguise en moine pour observer les conséquences. Au nom de la morale, Angelo se mue en monstre. Sobre, la mise en scène de Jean-Yves Ruff fait la part belle au personnage du duc, qu'interprète Jérôme Derre, moins machiavélique qu'authentiquement fou: le tyran en puissance, même s'il préside au happy-end, c'est lui.

Acte 3: *Le Songe d'une nuit d'été*. Le plus accessible des trois, mais pas forcément le plus mémorable. Yann-Joël Collin et sa troupe jouent la carte d'une convivialité bon enfant, qui intègre outils modernes (vidéo live) et bons vieux tréteaux (le Grand Magic Circus). Le spectacle vaut d'abord par ses acteurs et surtout ses actrices (Marie Cariès, Alexandra Scicluna...).

— R.S.

Des traductions à foison

Le site Electre recense **17 versions de Hamlet** disponibles en français (plus une quinzaine d'épuisées). Il faut y ajouter toutes les versions scéniques non publiées. Selon Jean-Michel Déprats, on compte au moins **une nouvelle version de Hamlet tous les ans**. Même tendance pour **Othello (12 titres plus 11 épuisés)** et pour **le Songe d'une nuit d'été (9 disponibles et 8 épuisés)**.



Othello, mis en scène par Eric Vigner, au théâtre de l'Odéon. PHOTO AGATHE POUPENEY FEDEPHOTO